

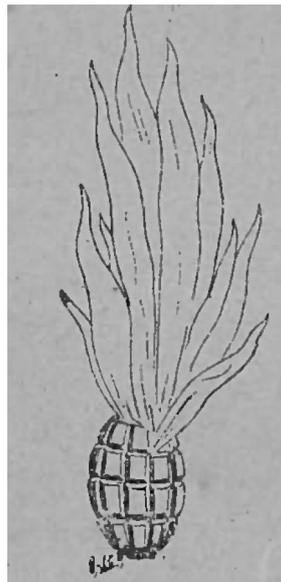
**LE**  
**81<sup>e</sup> REGIMENT D'INFANTERIE**



**Au Drapeau !...**

**CAMPAGNE**

**1914-1915-1916**



## ORDRE GÉNÉRAL N° 358

II<sup>me</sup> Armée. N. 3860/A du 25 Août 1916 - EXTRAIT.

Le Général commandant la 11<sup>e</sup> Armée cite à l'Ordre de l'Armée

LE 81<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE: Régiment qui sous le commandement du L<sup>t</sup> - Colonel RONDENAY, depuis le début de la campagne, s'est toujours fait remarquer par sa belle tenue au feu et sa discipline. Au cours des journées du 4 au 9 Août, a disputé le terrain conquis sur l'ennemi par des actions vigoureuses à la baïonnette, progressant- de plus de 300 mètres malgré les contres -attaques acharnées et des bombardements d'une violence extrême, jour et nuit. A fait des prisonniers, pris 5 mitrailleuses et résisté héroïquement aux assauts jusqu'à la limite des forces, donnant ainsi un bel exemple d'abnégation et d'esprit de sacrifice.

NIVELLE.

Exemplaire offert par le 81<sup>e</sup>

à Monsieur & Madame Henri Leblanc

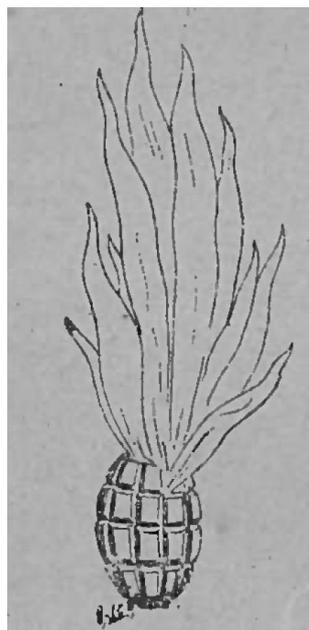
**LE**  
**81<sup>e</sup> REGIMENT D'INFANTERIE**



**Au Drapeau !...**

CAMPAGNE

1914-1915-1916



# L'EPOPEE DU 81<sup>e</sup>



## PROLOGUE

*Lorsque l'empereur assassin  
Eut dit en brandissant son glaive:  
« Que tout ce qui n'est pont Germain  
S'agenouille à mes pieds ou crève »,  
Ce cri de bandit, non de roi,  
Fit bondir vers notre frontière  
Les saintes légions du Droit.  
Alors! que ta cité fut fière,  
Beau Régiment de Montpellier,  
De sentir en toi ce courage  
Ou plutôt cette noble rage  
Que le crime inspire au guerrier!*

### I

*La nation frémit d'espérance  
Au grand jour où ton pied vainqueur  
Franchit les bornes qu'à la France  
Avait marquées le spoliateur.  
En avant T le inonde regarde  
Ton avance en pays lorrain,  
Car tu marches à l'avant-garde  
De Mémère au Canal du Rhin?  
Mais lorsqu'après mainte escarmouche  
Tu vas enfin tout bousculer,  
Soudain, à ta ruée farouche  
Met fin l'ordre de reculer.*

### II

*Après le repli volontaire  
De sa vaste mer de héros  
Castelnau s'écrie : « il faut faire  
.A. nouveau déferler ces flots T »  
A Bayon, ravivant tes forces  
Meurtries près de Manonviller,  
Tu reprends ta course et tu forces  
Le Boche à fuir Gerbéviller.  
Puis, tenant au Bois de la Reine  
Plus d'un régiment cramponné,  
Tu soulages d'autant la peine  
Des vainqueurs du Grand Couronné.*

## III

*Nancy sauvé, Nancy te fête!  
Mais hélas! ton repos est court,  
Malgré sa récente défaite  
Le Boche attaque à Bernécourt ?  
Déjà, sous ses coups tout chancelle,  
Quand sur la route de Beaumont,  
Devant le Bois de La Hazelle,  
Tu surgis et déploies ton front.  
Sur ce front, sanglante muraille  
Où flotte un-drapeau déchiré,  
S'abat l'ouragan de mitraille  
Qui se déchaîne de Flirey.*

## IV

*Rien ne résiste à la vaillance  
De tes superbes bataillons  
Lorsque, voyant saigner la France  
Dans leur étendard en haillons,  
Ils foncent de la baïonnette  
A travers l'épaisseur des bois.  
Traqués comme de viles bêtes,  
Fuyants, les Boches aux abois  
Laissent des monceaux de cadavres,  
Moisson sinistre de la Mort,  
Qui s'éparpille sous les arbres  
Comme une gerbe au vent du nord.*

## V

*Tout frémissant de la victoire,  
Tu vas par un exploit plus beau,  
Sur un plus vaste champ de gloire,  
Illustrer ton nouveau drapeau.  
Leur course à notre Capitale  
Se changeant en course à la mer,  
Avec une rage infernale .  
Les Boches se ruent sur l'Yser T...  
Six mille marins lès contiennent  
Six mille héros dont l'effort  
Sauve tout jusqu'à l'heure où viennent  
Les Poilus du Seizième Corps.*

## VI

*Sous Grossetti « l'Invulnérable  
Les régiments Languedociens  
Firent s'écrouler sur le sable  
Des hécatombes de Prussiens.  
En cette rencontre suprême,  
Où se décidait l'avenir,  
Tu vis, ô Quatre-vingt-unième  
Qu'il fallait vaincre ou bien mourir!  
Tu vainquis. Saint-Jean, Zonnebecke,  
Saint-Julien, sa Ferme, en font foi  
Ainsi que plus tard Zillebecke  
Le Canal d'Ypre et Saint-Eloi.*

## VII

*Détournant ses fauves prunelles  
De la vision de ce charnier,  
L'Aigle Impérial replie ses ailes  
Et se blottit dans un terrier.  
Comme un tigre cherchant sa proie,  
Tu rôdes tout le long du front,  
Et c'est le cœur ivre de joie  
Que tu bondis, alerte et prompt;  
Lorsque tes chefs à l'âme épique  
Chargeant sur la neige de mars,  
Que souille le sang germanique,  
Crient : « En avant ! Allons les gars ! »*

## VIII

*Allons les Gars ! Joffre l'ordonne  
Il faut, avant la fin du jour,  
Purger de l'engeance teutonne  
Les environs de Beauséjour !...  
Surpris par cette brusque trombe,  
Les Allemands lèvent les mains.  
Ce qui ne se rend pas succombe  
Sous les coups des Montpelliérains  
Dont l'ardente troupe, hachée  
Par les balles, par les obus,  
Enlève encore une tranchée  
D'où les Boches fuient, éperdus.*

## IX

*Mais ces créatures immondes  
Trouvent des refuges nouveaux,  
Des bauges encor plus profondes  
Creusées par leurs groins de pourceaux.  
Et ce fut, pendant vingt semaines,  
Dans ides bourbiers sanguinolents,  
Aux cadavériques haleines,  
Une agonie aux rythmes lents.  
Dante seul peindrait les angoisses  
Du long séjour en ces ravins  
Où bombes, mines et fougasses  
Entassent des débris humains.*

## X

*Cependant l'âme la plus noire  
S'éclaira soudain aux rayons  
Doux et vivifiants de la gloire,  
Lorsqu'avec tambours et clairons  
Grossetti vint, sous la mitraille,  
Décorer un vaillant soldat.  
Tous alors, redressant la taille,  
Fiers de votre récent combat,  
Vous sentiez qu'en cette parade  
Unique et sublime moment,  
Le grand chef donnait l'accolade  
A tout le brave Régiment.*

## XI

*D'un vrai miracle d'endurance  
A Bussy vous vous reposiez,  
Lorsqu'un divin vent d'espérance,  
Soufflant du côté de Vouziers,  
Déroule au penchant des collines,  
Où des cataractes de feu  
Ont changé les tranchées en ruines,  
Les vagues d'un océan bleu.  
Vous trépignez à ce spectacle  
Vous maudissez votre repos...  
Mais les flots trouvent un obstacle...  
On vous appelle : « Sac au dos! »*

## XII

*C'est à vous de finir l'ouvrage  
A travers le terrain repris,  
En dépit des tirs de barrage,  
Il faut avancer à tout prix?...  
Ah! s'il ne fallait que la gloire  
De braver la flamme et le fer  
Vous iriez chercher la victoire  
Dans les fournaises de l'enfer!...,  
Mais les réseaux de la Vistule  
Font trébucher vos bataillons:  
Beaucoup tombent! Nul ne recule.  
Ces dans des rêts qu'on tue ces lions!*

## XIII

*On vous laisse le Boche en garde  
Aux avancées du nouveau front,  
Par crainte qu'il ne se hasarde  
A venger son cuisant affront.  
Vous lui résistez à Tahure  
A l'est de la butte de Souain  
Il ne fait qu'une égratignure.  
Il veut l'élargir...mais en vain!  
Il s'aperçoit que votre zèle  
A fait surgir, en un seul mois,  
Une organisation nouvelle  
Dans les défenses de ces bois.*

## XIV

*Car vous savez que le courage  
Ne suffit pas au vrai guerrier  
Et qu'il doit avoir en partage  
L'endurance du terrassier.  
Cette guerre ennoblit la pioche  
Et, ce n'est point un mince honneur  
D'avoir, en surveillant le Boche,  
Fortifié tout un secteur,  
Ainsi qu'il vous advint dans l'Aisne  
Où, dans l'espace d'un printemps,  
Vous avez construit, à grand'peine,  
D'innombrables retranchements.*

## XV

*Mais vous aiguisiez votre épée,  
Aspirant d'un élan commun  
A signer la grande épopée  
Que la France écrit à Verdun..  
Vous surgissez de cette ville  
Un jour où le monstre germain  
Qui tend son effort vers Souville  
Vient de gagner quelque terrain.  
Débouchant du ravin des Vignes  
Vous bondissez sur le Teuton...  
Trois jours d'héroïsme et vos lignes  
Sont à hauteur de Thiaumont.*

## XVI

*Pourrez-vous bien sur cette crête  
Exposée aux bombardements  
Consolider une conquête  
Néfaste pour les Allemands ?  
Sous un formidable déluge  
Des projectiles les plus gros  
Pourrez-vous trouver un refuge  
Dans ces débris, dans ce chaos?  
Oui ! Quand la horde teutonique  
S'élance au matin du huit août,  
Sur cette lande désertique  
Mille fantassins sont debouts !*

## XVII

*Le Boche en vain succède au Boche.  
Il vient heurter au tranchant vif  
D'une mitraille qui le fauche  
Comme de l'herbe en un massif.  
Cependant , toi qui fus redoute,  
O Thiaumont tu n'as pas bougé !..  
- Si tu n'as point barré la route  
Aux flots, si tu fus submergé,  
C'est que, décombre de décombres  
Et tombeau de tes défenseurs,  
Tu n'as opposé que leurs ombres  
Aux vagues des envahisseurs !..*

## XVIII

*Ces dernières brisent leurs lames  
Au granit de ta volonté  
De triompher, qu'insuffle aux âmes  
Votre chef plein de fermeté  
- Et c'est la fin de la tempête...  
Savez-vous, héros, la grandeur  
De l'œuvre que vous avez faites ? ...  
- Des Bavaois, que l'Empereur  
Destinait au front de la Somme  
Jonchent la crête de Thiaumont,  
Et Nivelles peut voir le dôme  
Où il veut monter : Douaumont !*

## XIX

*Et vous, chers martyrs, dont la vie  
Paya la gloire de ce jour,  
La noble voix de la Patrie  
Arrive-t-elle au grand Séjour  
Lorsqu'à Villotte elle proclame,  
Dans sa sublime citation  
Qu'en vos cœurs a brûlé la flamme  
De la plus pure abnégation ?  
Voyez-vous, à travers la terre  
De votre glorieux tombeau,  
Joffre accrocher la Croix de guerre  
Aux plis de votre fier drapeau ?...*

S/lieutenant H. DUCOS.

En Argonne, Novembre 1916.

# LE 81<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE

A

## VERDUN

(2 Août - 10 Août 1916)

*Relation écrite par le Capitaine CLAVEL  
sur la demande du Lt-Colonel RONDENAY  
commandant le Régiment.*

## I

Le 31 juillet 1916, les rayons obliques du soleil couchant se jouent sur une foule bruyante rassemblée au bord de l'Aisne, dans une grande prairie.

Le 81<sup>o</sup> régiment d'infanterie cantonné à Vaubécourt et dans les environs, donne une fête champêtre. Selon sa coutume avant les grands jours, le Colonel a tenu à grouper autour de lui, dans une réunion joyeuse, tous les membres de la grande famille du régiment. Officiers, sous-officiers et soldats, se coudoyant dans un même besoin d'expansion, applaudissent aux performances des grenadiers, encouragent les efforts des footballeurs, s'égayent des contorsions burlesques des coureurs en sac et des chutes sensationnelles de la passionnante course de mulets, le grand prix de la saison.

Et c'est, vraiment une chose admirable que le spectacle de ces hommes de tout âge riant aux éclats, se bousculant, s'interpellant sans arrière-pensée à la veille d'être engagés dans la bataille aux proportions grandioses, dont l'écho assourdi se mêle par instants à leurs acclamations. Instruits par l'expérience de deux années de guerre, habitués à cette vie de brusques contrastes qui déroutent toutes les prévisions, nos poilus goûtent sans mélange ces joies naïves.

Deux jours auparavant, ils ont, dans un impressionnant défilé, prouvé au général Nivelles qu'ils sont parvenus à ce point de discipline qui est la marque des troupes aptes à tous les sacrifices ; ils savent ce que l'on attend d'eux et, prêts à faire leur devoir sans l'ombre d'une hésitation, ils peuvent s'amuser sans arrière-pensée, en attendant l'heure de la bataille.

## II

Cette heure est proche. Dès le lendemain, 1<sup>er</sup> août, les préparatifs commencent. Dans les cantonnements règne une activité presque fébrile : revues et inspections se succèdent chacun aussi veut se munir de tout ce qui peut lui être utile sans trop se charger pour cela : grave problème qui comporte bien des solutions boiteuses.

Le soir arrivent les ordres définitifs. On embarquera le lendemain en autobus, les fameux autobus de Verdun. Les voitures du train de combat sont chargées dans la nuit à la lueur de lanternes fumeuses, les cours de fermes se pointillent de leurs clignotantes qui papillonnent çà et là ; on sent que le sommeil devient maintenant une chose secondaire comme le disent les poilus : « on entre dans le pastis ! »

Au point du jour les cantonnements sont évacués et nettoyés avec soin. Hommes et gradés mettent leur point d'honneur à les laisser plus nets qu'à leur arrivée. Les camarades qui reviennent de la fournaise ne seront-ils pas heureux de trouver un gîte propre autant que possible ? Puis c'est le départ. Un dernier regard pour les lieux hospitaliers qui nous ont procuré quelques jours de calme, un coup d'épaule pour remonter le sac, et l'on n'a plus d'yeux que pour la route blanche bordée de la longue file des autobus grisâtres, ces chevaux de Troie de la guerre moderne.

L'embarquement se fait avec lenteur, comme d'habitude, et les hommes flegmatiques regardent d'un œil mi-étonné, mi-railleur, les automobilistes aux uniformes bariolés qui vont, viennent, donnent des ordres, des contre-ordres, se démènent d'une façon tout à fait réjouissante.

Enfin ! tout le monde est casé. Le sifflet retentit et les lourdes voitures s'ébranlent dans des tourbillons de poussière. On plaisante, on rit des brusques cahots, surtout on regarde, on se montre les parcs de canons avariés, les centres de ravitaillement en munitions, les quartiers généraux. Les loustics lancent quelques lazzi aux nègres casseurs de cailloux, qui regardent passer le convoi en riant de toutes leurs dents blanches.

Au bout de deux heures le voyage est terminé. On débarque près de X... et, blancs de poussière, les hommes dégourdissent leurs jambes en courant sur le bord de la route. De brèves conversations s'échangent avec un bataillon du 11<sup>e</sup> de ligne, de Montauban, qui va s'embarquer pour l'arrière.

- Et les Boches, qu'en pensez-vous !
- Ils se débinent comme des lapins et se rendent en masse.
- Il n'y a que l'artillerie à craindre, et encore fait-elle beaucoup de blessés.

Et la bonne nouvelle de se répandre Comme une tramée de poudre.

Mais le temps presse, et il faut gagner le bivouac situé dans un bois à 2 km de distance. Sous la pluie de feu qui tombe d'un ciel d'août, les conversations ont cessé et chacun suit à sa place sans mot dire, comprenant que l'heure est passée des plaintes pour la frime et des « rouspétances » sans objet.

Au bivouac on s'étend à l'ombre avec délices et, après un repas frugal arrosé d'une eau glacée qui coule non loin de là, un sommeil réparateur s'étend sur les groupes au pied des arbres. Plus rien ne bouge jusqu'à l'heure de la soupe.

Mais alors le bois semble se transformer en fourmilière ; ce ne sont que corvées d'eau, de vivres de réserve, de cartouches pour revolver, pour fusil-mitrailleur. Puis tout se calme La soupe mangée, les sacs faits, on écrit à la hâte quelques mots aux parents, aux amis, on cause à voix basse, on chantonne en attendant l'heure du départ.

A 18 h le bataillon de tête s'ébranle et tout le régiment suit, les sections à 50 m de distance. On admire le chemin défilé, les nombreuses pancartes indicatrices, puis c'est, au débouché du bois, un murmure général de surprise à la vue du panorama étendu qui se dévoile brusquement : les collines aux pentes raides, tantôt dénudées comme des glaciers, tantôt couvertes de bois touffus et très verts, les vallées profondément encaissées, et tout cela sillonné en tous sens de routes et de pistes soigneusement cataloguées et munies de pancartes.

Après le bas-fond c'est la montée de la dernière colline avant Verdun ! La canonnade roule ininterrompue, scandée par les coups sourds et formidables des grosses pièces. On aperçoit d'abord des fusées qui jaillissent à l'horizon, puis les départs des pièces lourdes qui rayent d'éclairs rougeâtres les pentes de Belleville. Enfin, sur la crête, on domine la vallée de la Meuse dont les arbres magnifiques commencent à s'estomper dans le brouillard, au pied des tours de la cathédrale altièrre, symbole de fierté tenace et invincible.

On descend ensuite rapidement vers les jardins et les vergers en bordure de la route dont les arbres dérobent aux vues voitures et chevaux ; et l'on s'étonne, en cette heure d'alerte, de la paix de cette banlieue et de cette ville qui s'endorment dans les vapeurs du soir sans qu'aucun obus vienne troubler leur calme.

Le boyau de la citadelle donne cependant l'impression qu'un danger réel, sinon constant, pèse sur ces parages et, quand on débouche dans les rues sans lumière, où l'on devine les maisons bombardées aux façades béantes, on sent bien que la blessure saigne encore et que le supplice de Verdun martyr se renouvelle tous les jours.

L'installation, dans les emplacements réservés aux troupes ou à la citadelle, met un terme à nos réflexions. Fatigués, les hommes se couchent au plus vite à la lueur de quelques chandelles soigneusement masquées. ( Une imprudence nous mettrait à la merci des batteries allemandes ).

Puis, au rythme de la canonnade qui se prolonge et dont quelques coups s'égarent sur la ville, le régiment s'endort paisiblement.

## III

Au matin du 3 août, un beau soleil égaie la cour de la vieille caserne avec ses arbres en bordure, et par delà le portail, le regard se repose avec joie sur la verte parure des jardins de l'Evêché. La canonnade a cessé presque complètement. Les hommes se lavent avec délices dans des lavabos du temps de paix. Aurait-on jamais crû trouver chose pareille à Verdun ? Puis ce sont des conversations interminables avec les soldats du 20<sup>e</sup> de ligne cantonnés aussi dans la caserne. Ils ont occupé le secteur Thiaumont-Fleury où le régiment va relever et leurs commentaires sont avidement recueillis. A leur façon les hommes se passent les consignes !

Les renseignements, sont d'ailleurs fort bons. Il se confirme que les fantassins allemands sont déprimés ; une attaque franche les met en fuite ou les transforme en « Kamerades » suppliants. Nos poilus n'en croient pas leurs oreilles et se promettent bien d'imiter leurs frères d'armes du 20<sup>e</sup>.

D'ailleurs le 96<sup>e</sup>, engagé depuis peu de jours, n'a-t-il pas enlevé hier fort brillamment la tranchée des Trois-Arbres ? Allons ! Verdun est peut-être moins terrible que ne le disent les journaux ! En tous cas, si les pertes sont sensibles, il n'en reste pas moins que le moral des Allemands ressemble fort peu à celui d'une troupe d'attaque destinée à parader dans les rues de Verdun !

Mais il y a autre chose à faire que de discourir à l'ombre. Il faut toucher les vivres supplémentaires, les grenades, les artifices, les sacs à terre. Et l'après-midi se passe en corvées, distributions et revues. Les hommes sont bien chargés, mais ils savent aussi qu'il est prudent ici de ne pas trop compter sur le ravitaillement et que le sage, plus que jamais, doit tout porter avec lui.

D'ailleurs une nouvelle qui se répand comme un éclair vient électriser jusqu'aux plus indolents.

Fleury et Thiaumont sont pris !

Le 96<sup>e</sup> a enlevé Thiaumont et fait des quantités de prisonniers. C'est presque du délire, Les C<sup>ies</sup> sont rassemblées à la hâte et la bonne nouvelle, officiellement confirmée, épanouit tous les visages. On attaque à Verdun ! Les Allemands sont réduits à la défensive ! Et c'est le Midi qui les chasse. Ah ! quelle noble revanche de tant de dédains !

Les hommes brûlent de monter en ligne et d'imiter leurs glorieux camarades du 96<sup>e</sup>. Puissent-ils n'avoir pas à eux seuls fait tout ce qu'il était possible de faire ! Puisse le destin favoriser aussi le 81<sup>e</sup> et ne pas l'engager encore une fois au moment où, les lauriers cueillis, seule, reste la tâche humble et pénible que le sentiment du devoir accompli vient seul éclaircir d'un rayon d'orgueil et de sacrifice.

## IV

Quoiqu'il en soit le régiment n'est pas destiné à être engagé immédiatement. En vue d'exploiter le succès du 96<sup>e</sup>, le commandement suspend toutes les relèves qui devaient avoir lieu en 1<sup>re</sup> ligne dans la nuit du 3 au 4 août. Seules les réserves seront relevées. C'est ainsi que le 2<sup>me</sup> bataillon ne se portera qu'au point MF3 (en réserve de brigade) et le 3<sup>e</sup> au point MF2 (en réserve de division). Quant au 1<sup>er</sup> Bataillon, il passera la journée du 3 à Verdun pour monter à MF2 dans la nuit du 3 au 4.

A 20 heures, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillons s'ébranlent pour la relève et c'est d'abord, dans la grisaille du crépuscule, la traversée de Verdun en ruines. Impressionnés par la majesté des décombres, les hommes se montrent à voix basse les blessures les plus horribles : des façades éventrées qui laissent deviner, dans l'ombre envahissante, l'artistique fouillis d'intérieurs élégants, évocateurs de joies paisibles ; des enseignes criblées d'éclats accrochées au-dessus du vide à un pan de mur calciné ; quelques jouets aux couleurs voyantes qui pendent lamentablement au plafond d'un bazar en ruines. C'est un véritable soulagement que d'échapper à ces tristes visions et de longer le cours paisible de la Meuse. Les grands arbres qui la bordent ne semblent pas avoir souffert et leurs ombrages se reflètent pittoresquement dans les eaux vertes et calmes.

Mais le calme des eaux disparaît au milieu du fracas environnant. Tandis que les batteries qui peuplent les côtes de Belleville projettent sans arrêt des tonnes de fer dans la direction de l'ennemi, la route est sillonnée d'attelages lancés au grand trot : caissons de ravitaillement, fourgons, cuisines roulantes qui passent dans un nuage de poussière et avec un bruit de tonnerre. S'éloignant autant que possible de cet ouragan d'enfer, les colonnes d'infanterie rasant les murs en silence en longues théories d'ombres grises. Et là-dessus s'étend un voile de poussière et de fumée avec cette odeur de pommes mûres, caractéristique des gaz lacrymogènes, qui vient irriter les yeux et les narines.

A mesure que l'on approche du boyau, le fracas des départs augmente d'intensité et l'entrée dans le boyau se fait au milieu d'un véritable tonnerre. Bienheureux encore ailes contrebatteries- allemandes ne déclenchent pas en ce moment un tir de barrage dont les effets pourraient être terribles. Mais on se presse pour dépasser la zone dangereuse puis, sans trop s'irriter des innombrables musettes et bidons qui s'arrondissent autour des hanches en crinolines encombrantes, on prend philosophiquement les contours du boyau protecteur et le bivouac est atteint sans trop de pertes.

Fatigués, les hommes s'installent aussitôt dans leurs trous et un sommeil fiévreux ne tarde pas à venir leur ôter toute idée de s'inquiéter de la cannonade qui fait rage en ce moment.

## V

Les effets de cette cannonade vont pourtant dans la journée du lendemain, provoquer l'entrée en action du 81<sup>e</sup>.

Après avoir brillamment submergé la ligne Thiaumont-Fleury en une vague irrésistible, le 96e, fortement bombardé sur des positions à peine organisées et découvert sur sa droite, a été rejeté par une violente contre-attaque allemande. Seuls l'ouvrage de Thiaumont et ses abords ont victorieusement résisté et forment, au matin du 4, un énorme saillant ayant à sa droite une vaste poche aboutissant à Fleury. Il faut à tout prix combler cette poche, rétablir la ligne. Le 96<sup>e</sup>, fort éprouvé, n'en est plus capable. A son frère d'armes le 81<sup>e</sup> de continuer son œuvre glorieuse, de reprendre ce qui a été cédé non sans honneur, et de s'organiser ensuite assez solidement pour arrêter toute contre-attaque nouvelle.

Le secteur dans lequel le régiment va opérer est orienté NE-SO. A gauche et à droite deux grandes crêtes: à gauche la côte Froide -Terre, à droite le grand éperon SO-NE qui aboutit au village de Fleury. Ces deux grands mouvements de terrain sont reliés au NE par la ligne de crête Thiaumont-Fleury que longe un moment la route Fleury-Bras. Au S.-O., au contraire, une grande dépression se creuse entre les deux crêtes; c'est le ravin des Vignes, qui détache vers Thiaumont et vers Fleury deux grandes branches se subdivisant elles-mêmes en rameaux secondaires. Dans tout ce secteur plus un arbre, plus une herbe: des trous d'obus,

encore des trous d'obus, rien que des trous d'obus. Ce n'est pas la rase campagne, c'est le désert!

C'est au fond du ravin des Vignes, à la naissance des ses deux branches principales, que le 96<sup>e</sup> s'est replié dans la nuit du 3 août.

Dès le 4 août au matin, le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> du 81<sup>e</sup> est alerté à MF3. la 6<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> et la CM2 partent à 10 heures du MF4, poste de commandement du Colonel du 96<sup>e</sup>, avec mission de gagner coûte que coûte la batterie terminus du Decauville dans la branche gauche du ravin des Vignes. On sait que, de jour, le feu de l'artillerie et des mitrailleuses sera terrible, mais la situation exige ce sacrifice.

Sans hésitation les deux compagnies s'avancent par un court boyau, puis, à 250 m. de leur objectif, débouchent et se déploient avec rapidité. Un nid de mitrailleuses, situé à mi pente au sud de la route de Fleury-Bras, les fauche impitoyablement. un à un, tous les officiers de la 6<sup>me</sup> compagnie tombent; à la CM2, il ne reste que le lieutenant Loubet; néanmoins le mouvement continue et la poignée de héros qui survit s'installe sur l'emplacement indiqué. La mission est emplie!

Pendant ce temps le 1<sup>er</sup> bataillon du 20<sup>me</sup> de ligne s'est porté avec moins de pertes jusqu'à la branche droite du Ravin des Vignes et cherche la liaison avec la division de droite qui tient une partie de Fleury. La situation s'améliore. Ce qui reste de la CM2 quitte le fond du Ravin des Vignes pour se mettre en batterie sur les pentes, vers la tranchée des Trois Arbres, d'où elle contrebate efficacement le nid de mitrailleuses qui a fait déjà tant de ravages. Le tir continu de l'artillerie lourde allemande pendant tout le restant de la journée n'amène aucun changement.

Au contraire, la poussée française va recommencer. Mais ce ne sera pas la ruée tempétueuse, inattendue, balayant tout sur son passage. Les Allemands sont maintenant sur leurs gardes. Il faudra progresser lentement, pas à pas, mais d'une façon non moins irrésistible. A la tombée de la nuit, les 5<sup>me</sup> et 7<sup>me</sup> C<sup>ies</sup> du 81<sup>me</sup> sont lancées en avant. La 7<sup>me</sup> relève la 6<sup>me</sup>, la dépasse et arrêtée pas les mitrailleuses se cramponne au terrain, cent mètres plus en avant. A sa gauche la 5<sup>me</sup>, suivant le rameau central de la branche gauche du ravin des Vignes, se dérobe aux vues des mitrailleurs ennemis et réussit à s'installer à leur hauteur. Elle est bientôt en liaison, à sa gauche avec le 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> du 81<sup>e</sup> qui vient de relever, dans l'ouvrage de Thiaumont et aux alentours, le 2<sup>me</sup> B<sup>on</sup> du 96<sup>e</sup>. On a maintenant une première ligne peu dense mais continue qui s'accroche aux premières pentes. il en a coûté beaucoup, mais la moitié du terrain perdu la veille a été reconquise. Malheureusement la liste des pertes n'est pas close.

Pendant toute la journée du 5, cette ligne est marmitée d'une façon incessante par l'artillerie lourde ennemie. Les pertes sont sensibles mais le moral est bon. Tel des bouledogues dont les crocs ne se desserrent pas sous les plus violents coups de gourdins, nos poilus bravent dans leurs trous d'obus le martèlement des 210. Ils attendent leur heure en rongant leur frein.

## VI

Cette heure est celle d'une attaque de grande envergure menée par les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> B<sup>ons</sup>.

Le 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup> venu à M F 2 dans la nuit du 4 au 5 arrive à M F 4 le 5 à 17 heures. Les 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> C<sup>ies</sup> et la CM 1, passant entre la 5<sup>e</sup> et la 11<sup>e</sup>, doivent aller s'établir à la crête c'est-à-dire à la route Fleury-Bras. La 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> détachée à droite du 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup>, doit, tout en assurant la liaison avec la division de droite et la relève du 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup> du 20<sup>e</sup>, suivre l'attaque du 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> dont l'objectif est aussi la route de crête.

En plein jour, à 20 h, après une très courte préparation d'artillerie l'attaque se déclanche.

Le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup>, parti légèrement en avance, progresse d'une centaine de mètres et s'arrête fauché par les mitrailleuses. Les éléments du 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup>, arrivés un peu plus tard, progressent ensuite. A gauche, passant rapidement et sans trop de pertes à travers le tir de barrage, les 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, parties du P.C. 119, progressent obstinément sous le feu moins bien ajusté des mitrailleurs et gagnent à 21 h. l'objectif assigné.

Moins heureuse, à l'extrême droite, la 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> prise complètement de flanc par les mitrailleuses ennemies, se fait décimer sans pouvoir, progresser de plus d'une centaine de mètres.

Néanmoins, à 21 heures, au prix de lourds sacrifices, la crête est atteinte à l'aile gauche et au centre du régiment ; à l'aile droite on n'en est plus qu'à 300 mètres environ. L'extrême droite, 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, est, bien entendu, en retrait pour assurer la liaison avec la 15<sup>e</sup> division à la naissance de la branche droite du ravin des Vignes. Le tir de barrage ennemi à l'intérieur duquel se trouvent toutes les unités attaquantes n'occasionne guère de pertes et cesse à 23 heures. La nuit relativement calme est employée à consolider fiévreusement les positions si chèrement gagnées et qu'il importe de conserver à tout prix.

## VII

Pendant les deux jours qui suivent, 6 et 7 août, la rectification et l'organisation de la ligne sont poursuivies sous des bombardements d'une intensité formidable.

Tandis qu'à gauche et au centre les effectifs fondent sous l'effet de tirs méthodiques réglés par avions, précurseurs d'une attaque soigneusement montée, à droite des tirs de barrage d'une durée anormale (jusqu'à 6 et 8 heures) ont pour but, au lever du jour et à la tombée de la nuit, d'écraser dans l'œuf toute attaque nouvelle.

Cela n'empêche pas, le 6 août, le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> et la gauche de la 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> de mettre en fuite leurs adversaires déprimés, d'en faire prisonniers quelques-uns et d'occuper la tranchée allemande de crête.

Enfin le 7 août, dans la nuit, la droite de la 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> et la gauche de la 15<sup>e</sup> division se redressent dans le ravin de Fleury et comblent le dernier reste de la vaste poche qui s'était creusée dans la nuit du 3 août ! L'effort lent et méthodique, niais puissant et soutenu, du 81<sup>e</sup> a rétabli la situation. La ligne Thiaumont-Fleury est redevenue française.

Ce magnifique résultat n'a pas été obtenu sans peine et c'est surtout dans ces deux journées des 6 et 7 août que l'on peut se rendre compte des efforts, et des sacrifices que chacun doit consentir à chaque instant pour la cause sacrée de la patrie et l'honneur du régiment.

Il s'organise peu à peu un train de vie où chacun a son rôle bien marqué et sa tâche glorieuse. En première ligne, des effectifs réduits à des proportions infimes sont soumis toute la journée et souvent la nuit à des bombardements effroyables. Par endroits, les hommes sont constamment occupés à se déterrer les uns les autres !... Et cela n'empêche pas le service de veille d'aller de pair avec le travail.

Le jour, aucun mouvement sur la ligne. Il serait bien difficile à l'œil le plus exercé de distinguer dans ce chaos d'entonnoirs pierreux, les trous occupés de ceux qui ne le sont point. Tandis que les guetteurs dardent un regard aigü entre deux grosses pierres formant créneau, leurs camarades s'abritent d'un soleil de plomb sous leurs toiles de tente et tâchent, dans des poses recroquevillées, de trouver un sommeil précaire.

Mais, dès que la nuit approche, des silhouettes grises surgissent hors des trous. Les gradés s'assurent que tout va bien ; les poilus font un bout de causette en trépigant pour dégourdir leurs membres ankylosés. Les plus dévoués rassemblent les bidons de leurs camarades et vont, sous les tirs de barrage, à la corvée de ravitaillement. Tout le monde se met ensuite au travail ou au guet. On se sent trop peu nombreux, trop près de l'ennemi, trop à la merci d'une surprise pour s'accorder un moment de sommeil. Le moindre soldat se rend compte de la situation, du prix qu'a coûté le terrain gagné et de la nécessité de le défendre jusqu'à la mort.

Chacun améliore son trou d'obus, y pratique des créneaux, aide à placer en avant le fil de fer que des corvées apportent. Et tout cela se fait presque sans commandements. L'initiative et le bon vouloir des hommes supplée au manque de cadres. Presque tous les officiers sont en effet tués ou blessés ; les sergents sont rares, beaucoup d'entre eux commandent des compagnies. Le désir de bien faire est tel chez tout le monde que la confiance est absolue. Le sergent Bernard écrit à son chef de bataillon ces quelques mots où la bravoure s'allie à une modestie touchante : « Mes officiers sont tués ou blessés ; je prends le commandement de ma compagnie. Nous tiendrons jusqu'au bout. Envoyez moi un officier ».

Cette organisation de première ligne semble, pour ainsi dire, isolée du reste du monde, au moins pendant la-journée. Les mitrailleuses ennemies tirent instantanément sur tout objectif qui se présente et des tirs de barrage viennent fréquemment déverser un orage de fer et de feu sur les ravins cachés aux vues.

Cependant, plusieurs fois par jour, les agents de liaison affrontent tous ces dangers pour apporter l'ordre qui éclaire, la parole qui reconforte, la louange qui électrise. De loin on les voit sortir du poste de commandement, s'élancer en droite ligne, bondir par-dessus les trous d'obus, tomber, se relever, traverser sans se baisser les tirs de barrage et parvenir à leur but essouffés, tout étonnés d'avoir une fois encore échappé à la mitraille.

Quelquefois hélas ! plus d'un trouve la mort dans la périlleuse traversée ; parfois aussi un de ces messagers héroïques tombe défaillant aux pieds de son chef et, tel le soldat Bigot, agent de liaison de la C M 1, la machoire traversée par une balle, trouve le sublime courage de griffonner sur un fragment de carte le renseignement sauveur : « les cartouches demandées sont à tel endroit. »

Chose remarquable, ces simples soldats ont une connaissance approfondie du terrain. Ils fournissent au commandement les renseignements les plus précieux sur l'emplacement des unités, le moral des hommes, l'état d'organisation de la ligne. Ce ne sont plus de simples porteurs d'ordres, mais comme les yeux multiples et mobiles que le commandement détache vers chacune de ses unités.

A coté d'eux, guidés par eux, la nuit, circulent les brancardiers. Dès que le crépuscule vient estomper les contours des choses, on voit apparaître leurs silhouettes affairées portant brancards et civières. La relève des blessés ne peut être effectuée de jour et la nuit est bien courte pour évacuer tous ceux qui ne peuvent marcher. Une équipe de quatre brancardiers ne peut faire plus de trois voyages par nuit, et le nombre de ces équipes, déjà bien insuffisant, diminue chaque jour sous l'effet des tirs de barrage. Malgré tout leur dévouement ces braves gens savent qu'ils seront obligés de laisser dans leurs trous, pendant un jour de plus, de pauvres diables qui geignent à fendre l'âme, et, à cette pensée, leur cœur se serre. .

La plainte des blessés résonne douloureusement aussi dans l'âme des combattants; on commence à désirer la relève. Voilà déjà quatre jours que le régiment est en ligne sans une fraction en réserve et ces quatre jours ont été des jours d'attaque et de bombardement, où les mitrailleuses et les obus ont fait dans les rangs des coupes sombres. Le 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup>, renforcé

successivement par les débris de la 7<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> du 96<sup>e</sup> et deux compagnies du 122<sup>e</sup> ne compte guère plus, renforts compris, de 250 hommes. Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup>, un peu moins éprouvés, tiennent en revanche un front tellement vaste que, de larges vides se sont creusés, aux points les moins menacés.

D'autre part les combattants: qui restent se ressentent des fatigues des jours précédents. Ce n'est pas impunément qu'un organisme alimenté très irrégulièrement et privé de sommeil fournit pendant quatre jours un travail acharné et dépense une énergie presque surhumaine. La lassitude commence à gagner les volontés les plus fermes. Il est temps que le repos vienne rétablir l'équilibre.

Mais le repos n'arrive point. Le 56<sup>e</sup> devait relever dans la nuit du 7 au 8, mais contr'ordre a été donné vers le matin. La situation est critique. Les Allemands ne profiteront-ils pas de l'occasion ?

## VIII

C'est malheureusement ce qu'ils font.

Le 8 août à 5h se déclenche sur tout le front du régiment un tir de barrage plus intense encore qu'à l'ordinaire et, collée à ce barrage, en trois vagues successives, l'infanterie allemande bondit à l'assaut. De l'ouvrage de Thiaumont au ravin de Fleury, la crête se hérissé de lignes compactes de tirailleurs.

A gauche, vers l'ouvrage de Thiaumont, la fusillade commence à crépiter, mais les coups ne semblent partir que de l'ouvrage même et des mitrailleuses placées en arrière. A gauche et à droite rien.

Le tir de préparation a dû anéantir définitivement les débris des 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> compagnies.

D'ailleurs les quelques survivants de la 9<sup>e</sup> et de la CM3, enfermés dans l'ouvrage, sont rapidement submergés sous le flot qui déferle ensuite dans la direction du P.C. 119. En hâte le chef de bataillon Lavenir lance les deux compagnies du 122<sup>e</sup> mises à sa disposition vers les batteries C dont elles doivent empêcher l'envahissement. Pendant ce temps, au centre, le bataillon Bonnefont a d'abord, par une résistance acharnée, réussi à immobiliser les vagues ennemies, mais la 2<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> se voit bientôt débordée à gauche et se replie de position en position formant crochet défensif à gauche. Elle entraîne dans son mouvement la 10<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> dont le capitaine, blessé une première fois, se fait tuer en lançant des grenades.

La section des mitrailleuses du s/lieutenant Gélis, qui se trouvait en avant de la, 1<sup>e</sup> ligne, se replie à son tour. L'officier emporte une pièce sur son dos. Blessé ensuite, il attendra l'arrêt de l'attaque allemande pour se présenter au poste de secours.

Par contre, à droite le B<sup>on</sup> Pusey et la 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, attaqués par des effectifs peut-être moins importants, résistent victorieusement. La 5<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, à gauche de ce B<sup>on</sup>, devient alors le pivot autour, duquel bascule le 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup>. L'intérêt se concentre donc aux deux extrémités de la ligne. A droite les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> rivalisent d'ardeur pour repousser l'ennemi. Nombre d'hommes blessés gravement au début de l'attaque, comme les soldats Saint-Palais et Niaudot de la 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, font le coup de feu avec leurs camarades et les excitent à mourir plutôt que de se rendre.

Le fusilier-mitrailleur Saint-Martin, de la même compagnie, chargé seul de défendre un ravineau, tire jusqu'à épuisement de ses munitions après avoir vu son premier pourvoyeur tué et son deuxième blessé grièvement.

Le caporal Miguel de la 5<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> bondit en avant sur un officier mitrailleur ennemi qui entraîne ses hommes revolver au poing, le terrasse à l'improviste et, seul, le ramène à son chef de Bataillon.

Pendant ce temps, à gauche, les mitrailleurs du P.C.119 font preuve d'autant d'abnégation et de courage. C'est le moment où l'ennemi débouche de Thiaumont et occupe l'abri situé à 150 mètres, au sud de l'ouvrage. Des fractions se glissent même vers le P.C. 119 par le chemin creux des Batteries. La situation semble désespérée... mais les mitrailleurs sont là avec des munitions en abondance. Ils viennent en effet d'être ravitaillés sous le tir de barrage par une héroïque corvée conduite par le sergent Courtois, de la C. H. R.. La CM 1 du 96<sup>e</sup> et deux sections de la CM 1 du 81<sup>e</sup>, établies au P. C. dans une position dominante, entrent en action avec furie. Le s/lieutenant James, commandant la CM 1/81 prend la place d'un tireur et manœuvre sa pièce avec rage. Une balle l'étend raide mort sur le trépied. Mais une véritable grêle s'abat sur la ligne allemande qui s'avance, et la cloue sur place entre l'abri S de Thiaumont et la ligne Thiaumont-Fleury. Désormais les Allemands se terrent dans les trous côte à côte avec leur nombreux morts et blessés. Ils ne bougeront plus de toute la journée.

Leur artillerie supplée à leur inaction.; elle continue de donner sans interruption jusqu'à 11 heures 30. Le ravin des Vignes et ses rameaux disparaissent dans un nuage de poussière et de fumée.

On dirait que les obus s'acharnent sur le grand Abri des quatre cheminées où se trouvent le poste de commandement du colonel et le poste de secours central. Mais l'inébranlable bloc de maçonnerie semble se rire des projectiles. Hélas ! il y a un défaut à la cuirasse. Un 210 pénètre par un escalier et éclate à l'entrée de l'abri sur un dépôt de grenades et d'artifices. Une explosion formidable illumine soudain la demi obscurité; les pansements entassés près de là prennent feu sous les éclats ; les blessés cloués sur leur grabat et dont les cheveux commencent à brûler poussent des cris déchirants; une fumée âcre qui roule en volutes épaisses saisit tout le monde à la gorge. Impossible d'enlever les blessés, impossible peut-être même aux valides de sortir de cet enfer. On se précipite en foule, dans une terrible ruée vers la seule sortie libre de flammes ; mais, arrivés à l'air, les premiers s'arrêtent, peu soucieux de se jeter au milieu des obus qui continuent à pleuvoir autour de l'abri. On a beau crier : « Avancez, avancez ! » personne ne bouge. Les survivants demeurés à l'intérieur sont menacés d'être asphyxiés par la faute de leurs camarades. C'est une de ces minutes d'horreur indescriptible où la bête humaine n'est plus sensible qu'à l'instinct de conservation !

Soudain les cris s'apaisent : « Laissez passer le Colonel ! » et tous ces hommes affolés, ressaisis par la force immense de l'habitude, se rangent, respectueux, pour laisser passer celui qu'ils reconnaissent pour leur chef. Et ce chef leur parle avec calme « Sortez, leur dit-il, vos camarades étouffent à l'intérieur; rassemblement à la brigade où j'enverrai un officier pour vous équiper à nouveau. » Et, sous le tir de barrage chacun s'élançe sans un mot, pour exécuter l'ordre donné, tandis que le colonel redescend avec sa suite dans la fumée pour essayer de sauver les archives.

Quelques instants plus tard, l'aumônier du régiment M. le chanoine Sahut et quelques brancardiers, le masque sur le visage, dégageaient des décombres fumants des cadavres calcinés aux figures grimaçantes. Les secours quoique prompts, avaient été vains.

Une heure après, équipés, ravitaillés, les rescapés de la catastrophe prêts à remonter en ligne au moindre signal, constituent la seule réserve du 81<sup>e</sup>.

Cependant la situation générale reste inchangée. L'artillerie allemande continue seule à agir. Elle déclenche pendant l'après-midi trois tirs de barrage successifs dont l'un anéantit presque un bataillon du 71<sup>e</sup> de ligne qui se préparait à une contre-attaque dans la région de la côte de Froide -Terre.

En somme, la lutte d'infanterie cessa presque faute de combattants,

## IX

L'heure de la relève n'est pourtant pas encore venue pour le 81<sup>e</sup>.

Seul le 3<sup>e</sup> bataillon (trente hommes conduits par leur commandant et son capitaine-adjoint) descend le soir du 8 août du P.C.119 et gagne Verdun où le général de Cadoudal, commandant la 31<sup>e</sup> Division, embrasse dans le commandant Lavenir le chef des héroïques défenseurs de Thiaumont.

Les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons, craignant une nouvelle attaque, passent la nuit du 8 au 9 à améliorer le 1<sup>er</sup> ses nouvelles positions, légèrement en retrait à flanc de coteau, le 2<sup>me</sup> ses positions anciennes glorieusement conservées.

On organise des corvées de cartouches, de grenades, d'artifices. Les gradés en quelques mots rétablissent et exaltent le moral de leur troupe. Lorsque le jour se lève on est prêt à repousser l'allemand avec la même ardeur que la veille.

Mais aucune attaque ne se déclenche, aucun coup de canon ne vient troubler le calme d'une belle matinée d'août. Sous les rayons veloutés du soleil levant, les trous d'obus eux mêmes à moitié remplis d'ombre, prennent un aspect pittoresque; une brise légère rafraîchit comme une caresse les joues enfiévrés des combattants. Quand on jette un regard en arrière sur les pentes vertes de Belle ville que le soleil vient égayer, un grand flot d'espérance envahit l'âme et il semble que le « cœur de la France » recommence à battre gaiement parce qu'il sent l'étreinte abhorrée se desserrer peu à peu sous l'effort acharné de nos braves.

Et la journée s'écoule paisible, dans un calme invraisemblable, et le soleil disparaît derrière les crêtes de Belleville, sans que la moindre canonnade soit venue troubler cette tranquillité.

Dans la nuit, le 4<sup>e</sup> zouaves à droite, le 71<sup>e</sup> de ligne à gauche prennent la place du 81<sup>e</sup>. Les compagnies réduites à des effectifs squelettiques, traversent en hâte, dans l'ombre complice, la terrible zone des tirs de barrages, jalonnée par tant de cadavres sur lesquels on ne peut buter sans un frisson d'horreur et de pitié. A partir de M F 3, où le 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup> reste en réserve, on commence à respirer. Mais le barrage, à la sortie du boyau, se dresse comme un spectre effrayant qui arrêtera peut-être plus d'un heureux sur le point d'atteindre le port. Aussi est-ce un grand soupir de soulagement qui s'échappe de toutes les poitrines quand on longe à nouveau les eaux vertes et calmes de la Meuse où les grands arbres se mirent avec une sereine majesté.

La nuit suivante tous les bataillons gagnent X\*\*\*

## X

Le surlendemain quand les autobus emportent vers l'arrière, vers le calme des campagnes paisibles les glorieux survivants de la bataille, un sourire de satisfaction erre sur les lèvres du Colonel.

Il sait que le repos ramènera vite les couleurs de la santé sur ces visages un peu tirés et jaunis par les fatigues. Surtout il sait comme le dernier soldat de son régiment que, si le corps est las, le cœur plus que jamais est à sa place.

Sans doute la tâche a été dure et beaucoup hélas ! y ont laissé la vie, mais la victoire illumine d'un rayon de gloire toutes les peines, toutes les privations, tous les sacrifices. Un régiment où tant de braves ont su trouver une mort héroïque, un tel régiment ne saurait déchoir. Il a beau être affaibli, meurtri, décimé, l'exemple des morts est là pour exalter son courage, décupler son énergie, et le faire renaître de ses cendres plus discipliné si possible, plus vaillant, plus dévoué à la sainte cause de la Patrie.

La Patrie n'est pas ingrate envers ceux qui la servent avec tant de vaillance et d'abnégation. Huit jours se sont à peine écoulés que la récompense suprême vient immortaliser la glorieuse conduite du 81<sup>e</sup> à Verdun.

Le 21 août, près de Villotte devant St-Mihiel, - 96<sup>e</sup> et 81<sup>e</sup> sont massés dans une vaste prairie. Le généralissime en personne passe lentement devant le front des troupes. Il jette un regard paternellement interrogateur sur toutes ces physionomies qui rayonnent d'orgueil et de joie contenue et son visage reflète la même fierté qui éclate sur les traits du colonel Ganter, commandant la Brigade, et du général commandant le XVI<sup>me</sup> corps, le général Grossetti.

C'est maintenant le moment solennel. La revue passée, devant le centre des troupes, le général Joffre acquitte les dettes de la Patrie.

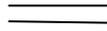
Le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup>, qui fit preuve de tant d'héroïsme au matin du 8 août, se voit d'abord récompensé dans la personne de son chef, le commandant Pusey, qui est fait officier de la Légion d'honneur. Mais le régiment ne sera pas oublié ! Le drapeau s'incline soudain devant le généralissime. Un frisson d'orgueil parcourt les rangs et se répercute dans l'étincelante forêt des baïonnettes.... Quand le drapeau se relève, la Croix de guerre est attachée à ses plis.

Et sur les bataillons qui défilent ensuite dans un ordre impeccable, sur l'emblème sacré plus cher et plus précieux maintenant s'il est possible, passe un souffle de gloire et d'immortalité .

Capitaine CLAVEL.

*Le 22 Août 1916.*

# SOUVIENS-TOI !...



Tu vas te souvenir j'espère !...

SHAKESPEARE, *Hamlet*.

Le mois d'août 1916, chers camarades, restera pour nous tous inoubliable.

De hautes ou tragiques émotions vous ont secoué. Vous avez connu les heures les plus pénibles et les plus nobles, depuis celles où devant la Ville Inviolée vous arrêtiez le flot ennemi jusqu'à celle, impérissable, où le Général en Chef saluait votre héroïsme au nom de la Patrie.

Des unes et des autres, camarades, il faudra vous souvenir. La mémoire du passé est une source où l'homme fort puise la conscience de son Mérite et la vertu de persévérer dans un devoir souvent difficile:

Dans la conduite de cette guerre effroyable nous apportons plusieurs défauts qui sont, en temps de paix, des dons aimables.

Nous sommes journaliers. Nous sommes oublieux:

Tel spectacle qui, sur l'instant, nous transporte d'indignation, s'efface peu à peu de notre mémoire et son enseignement s'évapore. Une générosité naturelle nous pousse à ne pas nous souvenir assez longuement que notre sol fut saccagé par des Vandales, que nous combattons des ennemis sans conscience ni humanité.

Au contraire, il faut savoir se souvenir. Il ne faut pas que demain une impression agréable efface trop complètement les douloureux spectacles dont vos yeux aujourd'hui sont encore offensés. L'oubli serait un péril; l'insouciance permettrait à nos adversaires de préparer un avenir de vengeance.

Camarades, de toute votre volonté il faut vous souvenir. Il faut que vous décriviez aux vôtres ce que vous avez vu et subi, que vous leur contiez les horreurs boches. Il faut que si jamais, plus tard, votre cœur fléchissait devant le retour sournois de l'envahisseur, il faut que vos mères, vos femmes et vos sœurs vous rappellent à vous-mêmes. Il faut que vos enfants sachent et que chaque jour de souffrance pour vous soit pour eux un jour sacré où ils grandiront dans la haine de l'Allemand destructeur.

Ces dévastations, ces offenses aux populations, les vôtres et vos biens les eussent souffertes, si la vaillance des enfants de France, si l'intelligence passionnée de nos Chefs n'avaient opposé à l'invasion une barrière infranchissable. Jusque dans le Midi, l'Allemand voulait aller. Nous avons vu avant la guerre ses commerçants, ses industriels, véritables fourriers d'invasion, s'infiltrer dans nos villes et jusque dans nos belles campagnes de Languedoc et de Provence.

Toute la France, soit par l'occupation militaire, soit par une suprématie administrative eut été mise sous le joug et, là où le fer et le feu n'auraient point passés, leur esprit de domination vous eut opprimé.

Vous auriez désormais « travaillé pour le roi de Prusse ». Vos goûts, vos habitudes, vos mœurs, tout ce qui constitue cette vie de famille, ces coutumes de votre petit pays qui vous sont si chères, tous ces biens vers qui trop rarement hélas! les permissions vous ramènent, tout cela n'aurait plus subsisté que dans la contrainte. En perdant la guerre vous auriez, peu à peu, perdu vos libertés.

\*

\* \*

Ainsi, camarades, de ces villages que vous avez traversés, où vous avez cantonné, vous avez vu ce que l'Allemand a fait. Ces maisons rases, ces églises abattues, ces cloches gisantes

qui ne sonnent plus pour les fêtes pacifiques, ces granges, jadis pleines des richesses de la terre, aujourd'hui incendiées, ces forêts saccagées par le fer et par l'explosif, ce sol fertile bouleversé et brûlé par les déflagrations, ces coteaux transformés en volcan, toutes ces horreurs doivent parler à votre cœur, surtout à votre raison. Réfléchissez au fond de vous même sur ces événements; écoutez les survivants; ils vous décriront l'obstination boche à détruire, leurs engins perfectionnés: pastilles incendiaires, guirlandes de bombes, mines sournoises et sources empoisonnées...

Vous avez contemplé enfin les décombres de la Ville Inviolée; vous y avez subi les effondrements et les incendies; vous avez vécu dans le désert d'épouvante.

Vos yeux sont encore tout pleins des épisodes de vos combats sur les côtes infernales.

Vous avez vu tomber vos camarades, vous les avez entendu gémir, parfois vous avez dû abandonner leurs corps consacrés cependant par le sacrifice.

Les journaux vous ont apporté la nouvelle des exactions monstrueuses de Lille et de Belgique. Comme aux époques de l'histoire dont on ne parle qu'avec effroi, les populations sont à cette heure encore *réduites à la servitude*. La jeune fille a été arrachée aux bras de sa mère, l'époux séparé de l'épouse, le vieillard privé de ses petits-enfants. Rien n'a su attendrir les doctrinaires éperdus de la Kultur, rien, ni la protestation souveraine d'un prélat, ni celle du maire de Lille. Comme les Assyriens, comme les Huns, qui emmenaient jadis des peuplades entières en captivité, les Allemands ont brutalement expulsés de leurs foyers des Lillois, des Belges, des Polonais par milliers et, les poussant vers d'autres régions, ils les ont contraints à des travaux forcés.

Souvenez vous de ce suprême courage souffert par vos libres frères de France, soldats de Verdun, souvenez-vous! et que ce sang, que ces pleurs répandues pour délivrer la patrie et assurer ses libertés gravent dans votre conscience une leçon impérissable.

\*

\* \*

D'autres émotions, réconfortantes celles-là, vous ont touché. Vous en conserverez précieusement l'image et ce sera, plus tard, votre orgueil d'en orner les récits de votre vieillesse.

Lequel d'entre vous ne songera avec fierté à ce bel après -midi ensoleillé où le chef suprême des armées de la France vint nous passer en revue. Vous connaissiez tous le Généralissime. Mille portraits ont fixé sa silhouette. Aussi le reconnûtes-vous dans sa noble simplicité, au premier regard.

« *Garde à vous!*... » Les cuivres aussitôt retentirent sur votre recueillement. Une automobile, aux soies tricolores cravatées de blanc, s'arrêta. Il descendit. Il portait l'ancienne tenue. Il marcha, seul, vers ses régiments, passa à pas lents devant eux, vous regardant comme si chaque jour il avait coutume de vous voir; il était chez lui et vous étiez auprès de lui comme les enfants auprès de leurs parents. Nous étions en famille, le cœur content de se retrouver. Il était fier de ses garçons, un peu grave cependant parce qu'il songeait aux absents.

Tous, du plus ardent au moins vaillant, tous nous vivions dans une sorte d'anxiété heureuse. Pourquoi venait-il ainsi au -devant de nous? La France allait -elle nous marquer d'une façon particulièrement éclatante sa satisfaction.? Un avion aux ailes diaphanes comme l'aile des libellules, un avion dont le moteur chantait comme une harpe passait là-haut, mais vos yeux ne le voyaient ni vos oreilles ne l'entendaient. Vous ne regardiez que le chef; vous n'entendiez même plus le vent, « ce vent éternel » de Lorraine, dont Jeanne d'Arc écoutait jadis les murmures...

Le Général , après avoir suivi, toujours du même pas tranquille, le front de notre vaillant frère d'armes le 96<sup>e</sup>, revint vers le centre.

Des militaires qui allaient être décorés, - officiers et soldats unis dans l'honneur comme ils l'avaient été dans le péril, - reçurent l'ordre de s'avancer.

Le Général, qui ne portait que la médaille militaire et la Croix de guerre, donnait des accolades, disait quelques paroles d'affection au récipiendaire tandis qu'il agrafait croix ou médailles. Chacun était content du sort heureux réservé à de valeureux camarades mais l'âme de tous ne s'élançait pas encore tout entière vers la joie. Elle attendait, elle espérait...

Soudain les deux drapeaux des deux régiments furent appelés. Chaque colonel, l'épée nue, accompagnait son emblème. Un grand frisson courut sur les pointes des baïonnettes lumineuses. Vous alliez recevoir le baiser de la gloire et votre cœur, braves enfants, tremblait...

Votre drapeau s'inclina devant le Général et tandis que votre Colonel, rigide et le regard haut, saluait de l'épée, le Général, d'un geste attentif et tendre étreignant la soie tricolore, épinglea à l'écharpe la Croix de Guerre.

Selon la tradition française, camarades, nous sommes restés silencieux. Mais quel épanouissement du cœur durant ce silence!.. Vous étiez cité à l'ordre de l'Armée. La Patrie immortalisait la vaillance de votre régiment. Suprême honneur qui , n'oubliant personne, récompensait chacun, à sa place et selon ses mérites.

Plus tard vous pourrez dire: « J'étais du 81<sup>e</sup>, du régiment qui fut à Thiaumont, qui prit Fleury; j'étais du régiment que la France désigna comme brave parmi les braves ». Autour de vous, alors, s'élèvera un murmure de considération, que bientôt de plus réels avantages suivront, car , selon la devise inscrite au fronton du Panthéon, envers ceux qui l'ont bien servie « la Patrie est reconnaissante» .

Puis ce fut le défilé. Le Général seul devant les états-majors vous regardait avec attention, avec affection. Sans doute songeait-il que plusieurs d'entre ceux qui passaient par là, d'un pas si gaillard, le regard si clair, étaient nés comme lui dans les belles contrées de la Catalogne ou du Roussillon. En vous contemplant, ne revoyait-il pas un peu de son pays?..

Donc, camarades, que ces journées - celles de Verdun du 2 au 10 août 1916, celle de Villotte, le 21 août 1916, soient désormais les dates suprêmes de votre vie. Nul d'entre vous quel qu'il soit, militaire ou civil, n'avait jamais été, à un tel degré au sommet de lui-même.

Nul d'entre vous n'avait jamais été, plus que pendant ces journées immortelles, utile à soi-même, aux siens et à son pays.

Que chacun en ait conscience et en soit fier.

GABRIEL BOISSY,  
caporal.

*Août 1916.*